

positivement qui des deux étoit la plus belle. Melvil, moins embarrassé qu'il ne paroïsoit devoir l'être, lui répondit que Marie étoit la plus belle femme de l'Ecosse, & Elisabeth la plus belle de l'Angleterre. La comparaison de leurs tailles fut un autre objet de curiosité. Melvil ayant avoué que Marie avoit l'avantage sur Elisabeth : *elle est donc trop grande*, répondit vivement celle-ci ; *car ma taille est dans les plus justes proportions*. La rivalité des talens trouva sa place dans ces entretiens. La Reine d'Angleterre entendit chanter, danser, toucher du clavier, avec plus de grace & de goût que Marie Stuart ; & Melvil eut lieu de se convaincre qu'une femme animée d'une passion si violente, ne seroit jamais que l'implacable ennemie de sa rivale ; & c'est-là ce qui occupoit, ce qui tourmentoit cette Elisabeth, si puissante dans l'Europe, si fastueuse & si magnifique dans sa cour ; cette Souveraine, toujours environnée de l'éclat & de la majesté de son rang, qui avoit rétabli l'ordre dans ses finances, augmenté sa marine, soutenu le commerce ! Le monde ne fait pas combien est petite la sagesse qui le gouverne !

Une anecdote dont il n'est pas fait mention dans cette relation de la coquetterie d'Elisabeth, & qui cependant devoit naturellement y avoir place, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croïoit être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu » à tout peintre & graveur de continuer de